

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Clément Marchand Interview

Adrien Thério

Number 39, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40084ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thério, A. (1985). Clément Marchand : interview. *Lettres québécoises*, (39), 43–46.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Photo: Athé

# Clément Marchand

## Interview par Adrien Thério

**AT** Vous aviez à peine trente ans quand vous avez publié votre premier livre, *Courriers des villages*, qui reçut presque aussitôt le prix David. Mais vous aviez reçu un premier prix David en 1939 pour *Les Soirs rouges* en manuscrit. Comment se fait-il que ce livre de poésie, après avoir reçu ce prix d'excellence, n'ait vu le jour qu'en 1947?

**CM** Comme journaliste et éditeur, je me suis vu contraint, à partir de la fin des années trente, de laisser de côté mes écrits pour m'occuper de lire, recenser ou éditer ceux des autres. C'était une période particulièrement active à l'enseigne du *Bien Public*, rue Royale, aux Trois-Rivières. L'hebdo, avec sa formule ambitieuse qui était de ne produire que des articles signés, marchait très fort. Les éditions démarraient grand train. L'imprimerie roulait à pleine capacité et confiait même de ses travaux à des sous-traitants. De plus, une aventure nouvelle commençait, qui allait durer plus de trois ans: celle de publier une revue mensuelle illustrée ouverte aux idées et aux créateurs. Les meilleurs écrivains, peintres et photographes du Québec y collaborèrent.

Pendant toutes ces années, vous pensez bien, j'avais totalement oublié l'épais manuscrit de *Les Soirs rouges* qui, fort allégé, vit pourtant le jour en 1947.

**AT** Après une entrée aussi fulgurante en littérature, deux prix David, vous décidez de vous taire. Est-ce parce que vous aviez tout dit ce que vous aviez à dire? Ou est-ce votre carrière de journaliste qui vous a empêché de continuer à écrire poèmes et récits?

**CM** Ces années trente et quarante, je ne les ai pas vues passer, comme écrivain, tant les tâches devant moi étaient nombreuses.

Il est évident que j'ai déçu des attentes. Pendant toutes ces années, je ne suis pas demeuré quand même, du point de vue littéraire, tout à fait improductif. J'ai publié des inédits dans une trentaine de journaux et revues, entre 1930 et 1960.

Non, à trente ans, on est loin d'avoir tout dit. Mais je compris vite que je m'étais engagé dans une voie qui tôt ou tard finirait par m'éloigner de la littérature active, m'empêcherait de publier.

Toutes ces frénésies, qui font partie de la fureur de vivre à tout prix, n'arrivèrent

pourtant jamais à effacer le spectre littéraire de mon écran mental.

**AT** Parlez-nous un peu de cette carrière de journaliste: revues et surtout journaux qui vous ont accaparé pendant toutes ces années?

**CM** En fait, j'ai médiocrement aimé le journalisme à cause de son côté évanescence, transitoire. À quoi bon se tourmenter, se tourmenter les méninges pour commettre, par exemple, son meilleur éditorial qui n'aura que peu de vrais lecteurs et tombera à pic dans l'oubli. Pour éviter ce sort réservé à l'article, je tentais de truffier le mien d'aperçus ingénieux, même d'avancés hasardeux, de contestations trop tranchées et alors discutables, quitte à me rétracter quand j'avais été maladroit en voulant aller trop loin. Je dois vous dire que *Le Bien Public* suscitait des réactions et, dans des journaux moins libres, on le reproduisait, à cause de son franc-parler.

J'insiste ici pour dire qu'un journaliste bon n'a pas d'avenir. Il faut avoir le don si rare et si précieux de la méchanceté pour s'élever dans ce métier et s'y faire un nom.



Somme toute le journalisme, malgré qu'il en ait, a bien peu de prise sur l'opinion publique perpétuellement ballotée et flottante, échappant à toute conviction par son infantilisme congénital. Écrire dans un journal, c'est comme écrire sur le sable d'une plage que frôle le vent, que foule le pied du baigneur et que caresse la vague. L'écrit dans ce cas a bien peu de durée. L'actualité, en se renouvelant, enlève beaucoup d'importance au commentaire qui la relève, à moins qu'il soit celui d'un écrivain de talent. Alors, tout prend ce relief singulier que donne à tout ce qu'elle touche la pensée créatrice.

**AT En quelle année avez-vous fondé les Éditions du Bien Public? Étiez-vous seul dans cette aventure? C'est aux éditions du Bien Public, je crois, que plusieurs écrivains bien connus aujourd'hui ont publié leur premier livre?**

CM *Le Bien Public*, journal de combat, pourrait-on dire, fut fondé en 1909 par le clergé des Trois-Rivières pour la défense des droits ouvriers dans une ville déjà industrialisée où le syndicalisme faisait ses premiers pas au Québec. En juin 1932, j'y fus appointé dès ma sortie du séminaire. Âgé de dix-neuf ans, on ne m'interdisait pas d'avoir des idées mais on ne tenait pas à les imprimer. On me demandait tout simplement de mettre un peu de fantaisie dans un journal par trop sérieux.

En septembre 1933, Raymond Douville, déjà mon ami, devint mon associé (il le resterait jusqu'en 1959, alors qu'il devint Sous-secrétaire de la Province). Nous venions donc d'acquérir *Le Bien Public* (sa raison sociale et ses abonnés). Douville, plus âgé que moi de sept ans, représentait l'expérience, la fiabilité, la sagesse, le jugement, moi, la folie et une fâcheuse tendance à errer parce qu'à toujours rêver. J'ai beaucoup appris de ce grand compagnon qui en avait vu d'autres. Nous nous sommes toujours considérés comme des frères. Quelques divergences d'opinions tout au plus, jamais de rapports d'intérêt. Nous travaillions dans la confiance et la joie à bâtir une oeuvre de l'esprit, sur plusieurs plans, toujours solidaires l'un de l'autre dans les inévitables traverses. Le voir agir, décider en souplesse, presque toujours gagner, était pour moi un enseignement et la découverte du monde réel dans lequel nous évoluions. J'apprenais de lui, jour après jour, comment exprimer mes idées

sans tourner autour du pot, comment être assez intelligent pour me tirer d'affaire, enfin comment agir sans lanterner après avoir dûment réfléchi. Avec patience, il a tenté de corriger mes défauts d'homme et d'écrivain. «Essaie de développer plutôt tes qualités», me disait-il en riant.

Environ 400 titres ont donc été publiés à l'enseigne du *Bien Public*, de 1933 à 1978, année où je me suis retiré. Parmi les auteurs il y eut Piché, Préfontaine, Godin, Paradis, Dantin, Bernard et plusieurs poètes plus récents dont Klimov. Et cette roue qui tournait sans trop grincer depuis près d'un demi-siècle, s'est soudainement arrêtée.

**AT Au moment de prendre votre retraite en 1978, votre hebdomadaire *Le Bien Public* a également cessé. N'y aurait-il pas eu quelqu'un intéressé à continuer à publier ce journal?**

CM Hélas! il ne s'en trouva pas.

**AT Revenons à ces deux livres qui vous ont valu toutes sortes de louanges de la critique. *Le Dictionnaire pratique des auteurs québécois* donne 1942 comme date de publication des *Courriers des Villages*. Pourtant, l'édition que je possède est de 1941. Où est l'erreur? Et combien d'éditions ou de rééditions y a-t-il eu de ce livre dans les années 40?**

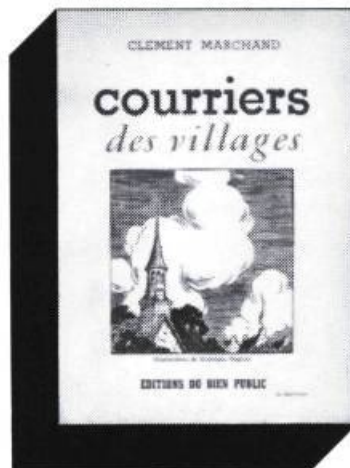
CM En 1937, un manuscrit incomplet de mes contes champêtres a été publié, pour la première fois sous le titre de *Courriers des villages*, dans le premier numéro des *Oeuvres d'aujourd'hui* (Librairie d'A. C.-F., Montréal). En 1940, *Le Bien Public* donna la version complétée de l'ouvrage, illustrée de superbes bois gravés de Rodolphe Duguay. En

deux ans, il y eut, en tout, six éditions de 2,000 exemplaires chacune. Par la suite, *Courriers* ne fut pas réimprimé pour la simple raison qu'après six mises en train sur la presse, les plombs et les bois étaient écrasés, de sorte qu'il ne fut plus question de rééditer.

**AT Dans *Courriers des Villages*, l'action se passe à la campagne. Dans *Les Soirs rouges*, on passe à la ville. Est-ce le regret des choses en allées qui, après ce désir de la ville, vous a fait revenir chez les paysans, chez les habitants, puisque *Courriers* semble avoir été écrit après les *Soirs*?**

CM Les deux ouvrages ont été écrits presque en même temps, dans les années trente. J'essaie de décrire les réalités qui sont sous mes yeux, sans trop véhiculer de clichés. Dans les deux cas, je réserve mes émotions et mes convictions si, vraiment, j'en avais. Je n'ai pas, comme but, celui de convaincre, mais plutôt de divertir. Voulant éviter tant de lieux communs dont notre tradition littéraire est à ce moment chargée, j'évite soigneusement de me mettre au service d'une cause. Mon ambition est que mes phrases, avant tout, procurent un quelconque plaisir esthétique au lecteur. Par nature, je crois, rien du pédagogue, du prédicant ou du sermonneur en moi. Je tends, dans le style qui m'est propre, à représenter ce qui est et non ce qui, dans mon optique, devrait être. Mes écrits doivent être parfaitement gratuits et, sur le plan pratique, marqués du sceau de la plus flagrante inutilité. À partir de là, je me sens un peu rassuré, comme écrivain. Sans attache au pragmatique, je sens que je peux tendre à une véritable communion (ou communication) avec le monde et la nature et que je suis devenu, comme tant d'autres, un simple poète parmi les hommes.

**AT Au moment de la parution des *Courriers des Villages*, les critiques n'ont pas manqué de souligner la différence de ton entre votre façon de parler de la campagne et celle des romanciers et conteurs des années 20 et 30. Vous êtes ému par la vieille église du village mais cela ne vous empêche pas de la faire disparaître dans un brasier, à la fin. D'autres indices nous amènent à penser que vous chantiez la fin d'un mode de vie. Vos bestiaires ne le prouvent-ils pas?**



Édition 1941



CM Les idéalizations, il me semble, ne se trouvent pas dans ce livre. J'ai le parti pris de n'en point formuler, tant, par nature, je suis habité du désir de ne rien enseigner, comme je viens de vous le dire, de ne rien embellir ou prouver en arrangeant les faits et en faussant les perspectives. Dans *Courriers des Villages*, comme vous l'avez bien saisi, les valeurs du complexe rural me sont apparues comme condamnées à brève échéance. Je peins alors une société parvenue à un point ultime de dégradation. Et ceux qui sont pris dans l'irréversibilité de ce drame vivent, en accéléré, la fin de leurs dernières illusions. Désormais la Tradition et l'Histoire pourront être taxées de hâblerie.

Ce qu'on a appelé chez nous le «terroir» a fait son temps. Et les *Courriers des Villages* s'empressent d'exposer encore une fois ceux qui vont, de ce pas, disparaître ou se transformer. Je présente une galerie de types qui expérimentent soudain une brusque accélération vers un destin imprévu; peut-être s'agira-t-il d'adhérer en toute candeur à un monde ardent, pailleté de chimères ou de contempler froidement le vide qui peuple les abîmes du rien. Ils sont tour à tour badins, taciturnes ou enjoués mais ils ne peuvent échapper aux tenailles du doute, à l'effroi des lendemains menaçants. Ils savent maintenant qu'irrévocablement les cheminées d'usine polarisent davantage les espoirs que les pignons en sellette des bâtiments de ferme. Comment réagir en présence d'un tel phénomène sinon, dans un réalisme confiant, tourner le dos au passé et se tourner vers l'avenir.

Peu de critiques, à l'époque, sinon Laurendeau, Sylvestre et Duhamel, ont remarqué que ce livre en apparence récréatif et léger était plutôt porteur de lucidité et de souffrance; que, de ce fait, son allure et son ton se démarquaient déjà de ceux d'une simple mascarade folklorique. Dans une étude pénétrante présentée en 1981 à l'émission *Relecture*, Réjean Beaudoin a dégagé d'une certaine gangue l'esprit et le sens de cette oeuvre.

Faisant suite à cela, *Les Soirs rouges* marquent la marche inexorable du temps. La vie est changement, lutte. Ceux qui ne bougent plus sont anéantis. Le monde rural a bougé. Il a échappé à la mort. Il a gagné la ville «où s'élaborent les nouvelles certitudes». Il s'est embarqué dans le train de l'avenir, lesté d'autres espoirs, d'autres rêves. Mais le passage

d'un état à un autre est angoissant, périlleux. De roitelet de village, on ne devient pas aisément prolétaire en moins de deux ou trois générations. En décrivant cet avatar, *Les Soirs rouges* dénonce la somme de mensonges qu'historiquement véhiculent le colonialisme et le messianisme conjugués. L'imaginaire collectif s'ouvre sur la réalité dure des usines et des immeubles à bureaux, celle qui a trait à la boulimie du Progrès, au règne de la Machine, à la servitude et à la robotisation de l'homme, à la mécanisation de son âme même. Ils disent enfin qu'un nouveau monde est né qui fera oublier l'ancien... et qu'il faudra s'habituer désormais à l'homme *présent* plutôt qu'à Dieu *absent* dans l'édification de son propre bonheur. La ville sera pour tous le haut lieu de la connaissance et du plaisir, le sanctuaire, la mecque de la consommation, mais, en même temps, on verra débiter une période de terreur existentielle comme l'Histoire n'en a jamais connue. Ces tourments prendront fin quand seront morts ceux qui avaient la manie de comparer le nouveau à l'ancien et de se référer vainement à des valeurs disparues.

**AT Vos récits ont pour cadre la campagne québécoise des années 30 mais, si je ne me trompe, ce n'est pas tellement la vie quotidienne des paysans qui vous intéresse — vous vous y attardez peu — que certains types d'hommes et de bêtes qui sont aux prises avec le mauvais sort?**

CM Vous avez raison: ces irruptions du mauvais sort, notoirement fréquentes

dans la vie du paysan, me frappaient beaucoup. Surtout dans les années trente, alors qu'elles coïncidaient en plus avec cette désagrégation rapide d'un système presque monolithique qui, jusqu'ici, avait tout réglé dans le monde rural. Les forces émancipatrices des villes triomphaient partout de l'*attachement* au sol.

On pourra peut-être m'objecter que j'ai broyé du noir, que ma perception de ces réalités est exagérément pessimiste. Dans votre dernier roman, *Marie-Ève, Marie-Ève*, ne trouve-t-on pas une interprétation autrement plus sombre, plus dramatique, de l'imaginaire villageois?

Dans *Courriers*, il y a tout de même quelques histoires «doucement gaies» et quelques évocations de bonheurs très simples vécus jusqu'à la fin par les derniers vrais ruraux.

**AT On a beaucoup parlé de votre réalisme, à propos de ces *Courriers des Villages*, réalisme qu'on associait à la réalité de la vie à la campagne. *La Boucherie* en a peut-être induit plusieurs en erreur. Vous êtes dans ces récits, je vous le concède, très réaliste. Mais chez vous, plutôt que le réalisme de la vie chez le cultivateur, c'est bien plutôt le réalisme d'un écrivain face à toutes sortes de drames. Il semble y avoir là une différence de taille.**

CM J'ai été frappé par cette espèce de fatalité devant laquelle j'étais amené à réagir, par tous ces drames silencieux, insoupçonnés. Comme personnage littéraire, le paysan d'autrefois est à peu près inconnu. On a surtout traité ou l'aspect



C.M. en compagnie de l'artiste-peintre Suzanne Leboeuf. Photo: Athé



caricatural ou le côté folklorique, anecdotique. Mais l'homme profond et véritable, on l'a escamoté. Cet homme des champs, qu'il m'a été donné d'observer vers la fin de cette période dite du triomphalisme rural, avait perdu sa belle assurance. À bout de souffle, il avait vu la fin de ses rêves et épuisé sa foi. Il en résultait, sur la ferme, un certain climat d'insécurité, de l'incertitude face au lendemain et, dans beaucoup de cas, du simple défaitisme. La vie avait perdu sa gaieté et les rires, de plus en plus rares, étaient parfois grinçants. À la veillée, on ne trouvait plus que les vieux jasant tristement entre eux. Les traditions d'endurance, heurtées dans un premier choc par le modernisme, croulaient.

Il faut dire autre chose. Même le paysan de la belle époque avait un air préoccupé. Souvent dans sa vie, il était normal et naturel qu'il régnât une atmosphère de drame. Tout devenait soudain solennel et fatal. On sentait aussi cette souffrance dont la vue est insoutenable et qui évite de se manifester par pudeur. La veille d'une boucherie, de l'assommement d'un boeuf, de l'exécution du vieux cheval était terrible à vivre pour tous. Ce paysan stoïque, que l'on pourrait croire stéréotypé, a un cœur lui aussi, même s'il cache sa sensibilité. Il s'est toujours accommodé très mal de ce rôle permanent de sacrificateur qu'il est condamné à jouer, pour gagner sa vie.

**AT Il y a beaucoup de vieux habitants dans vos récits. Et, au lieu de compter sur leurs fils pour continuer la lignée, ils sont tous secondés par un «homme engagé». N'y a-t-il pas là contradiction?**

**CM** Au contraire, je reste dans la logique des faits.

Mes deux oncles maternels, d'assez gros cultivateurs, devaient engager un ou deux tâcherons pour l'été, car ils n'avaient ni fils ni filles. Ailleurs, dans certains cas, il y avait rupture entre les rêves et les idéaux des générations. J'ai eu connaissance que, dans plusieurs familles terriennes où il y avait plusieurs fils, pas un de ceux-là, parvenu en âge de travailler, ne voulait aider son père qui dut s'en remettre à l'engagé. Il n'y avait plus de relève. La ville dépeuplait la campagne de ses meilleurs bras. Dans *Les Soirs rouges*, j'ai tâché de décrire cette situation (poème intitulé *La plainte de la terre*).

**AT Dans le fond, si l'on ne tient pas compte du côté littéraire de ces textes, votre campagne, elle est peu attrayante. Vos habitants sont tous des bestiaux. La ville des Soirs rouges semble beaucoup plus attrayante.**

**CM** Pour moi, il ne s'agissait pas de peindre de l'attrayant mais du vrai. En 1930, la campagne, agressée par la ville, vivait un drame, celui de l'exode de ses fils. L'habitant traditionnel, dépersonnalisé, est en perte d'identité. On ne peut pas réussir à créer de la joie dans une conjoncture aussi menaçante. Là, comme dans *Les Soirs rouges*, s'exprime mon pessimisme sur l'homme. Il ne m'était pas congénital. Je l'ai acquis. Je n'y puis rien. Comme l'a écrit André Laurendeau (*Action Catholique*, 27 novembre 1940), mon paysan «déconcerte par sa complexe humanité: on le trouve tour à tour égoïste, benêt, méditatif... cruel, savoureux ou secourable».

**AT N'est-il pas question de rééditer ces deux livres?**

**CM** Oui, cet automne.

J'avais devant moi, depuis pas mal de temps, quelques propositions d'éditeurs à cet effet. Pas une, cependant, ne prévoyait la réédition de *Courriers des Villages* et des *Soirs rouges* en même temps. Dans mon esprit, les deux textes se tiennent, ils sont complémentaires l'un de l'autre. J'ai finalement opté pour la *Collection Québec 10/10* dirigée par Roch Carrier, chez Stanké, et qui va dans ce sens. Ces deux titres, l'un préfacé par Jean Royer et l'autre par Claude Beausoleil, reparaitront donc fin septembre de cette année.

**AT Et que préparez-vous, pendant votre retraite confortable, dans cette grande maison remplie de livres?**

**CM** Par exemple, j'aimerais soumettre avant longtemps un manuscrit à *L'Hexagone* (poèmes, essai, nouvelles, journal, je ne sais), être édité au moins une fois dans la maison prestigieuse que dirige toujours mon cher Gaston Miron. Ensuite il y a ce livre d'approches critiques, de portraits-souvenir, de notations qui devrait bien paraître un jour sous le titre *La gloire des autres* aux Presses de l'Université Laval, comme je l'ai promis à Jacques Blais et Joseph Bonenfant, il y a de cela fort longtemps.

Tout ce dont j'ai besoin comme auteur, c'est de quelques années encore pour terminer, au moins partiellement, la tâche commencée par l'écrivain.

Et puis, enfin, quelle importance!

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

***Lettres québécoises* ?**

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

*Lettres québécoises*,  
C.P. 1840, Succ. B. Montréal, Québec,  
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

**ABONNEMENT**

Nom.....

Adresse.....

à commencer avec le numéro.....

Canada	\$10.00
USA	\$10.00 (U.S.c.)
Europe	\$16.00
Institutions	\$12.00
De soutien	\$20.00